Voie(s)
de traverse
Frédérique Vervoort
UPublisher
EXTRAIT

Voie(s) de traverse

Frédérique Vervoort

UPblisher

2

Les œuvres de Frédérique Vervoort
aux Éditions UPblisher

Ses romans
(versions électronique et imprimée)

Mortelle absence *(2012)*

Le jeu de la poupée *(2014)*

Femme hors champ *(2016)*

Amnesia *(2017)*

Mater dolorosa *(2019)*

Contre-jour *(2020)*

Son recueil de nouvelles
(versions électronique et imprimée)

Mytho *(2014)*

Et ses nouvelles

La Voisine *(2013)*

Voie lactée *(2013)*

En attendant Claire *(2014)*

Prologue

J’ai beaucoup réfléchi à sa dernière phrase.

« Je veux être utile. »

Je l’ai regardée sans comprendre, avec sans doute cet air d’ahurissement qu’elle confondait souvent avec de la suffisance. Et peut-être n’avait-elle pas tort.

« Utile à quoi ? »

Ou « à qui » tout compte fait…

Elle a haussé les épaules sans répondre. J’ai réalisé qu’elle avait préparé sa fugue en amont quand elle est revenue de notre chambre, sanglée dans son imperméable, un sac de voyage que je ne lui connaissais pas jeté sur l’épaule. Un sac en tissu gris métallisé avec une sangle de cuir roux, je le revois encore.

J’ai dit : « Tu plaisantes ? »

Bien sûr que non, elle ne plaisantait pas. Un petit sourire plus triste que méprisant, mais là encore je peux me tromper, a étiré ses lèvres, ensuite elle s’est contentée de m’écarter

légèrement du plat de la main et d'ouvrir la porte palière. L'ascenseur restait rarement bloqué à un étage et pourtant, il était là, en attente, comme un chien fidèle.

La suite des événements reste floue. Je revois son mouvement d'épaule pour assurer la lanière de son sac, sa volte brusque pour me tourner le dos, et, bizarrement, ce petit tatouage, inconnu jusqu'alors, qui soulignait le sillon fragile de sa nuque, sous la volute du chignon. Une sorte d'oiseau au cou penché, ou quelque chose d'approchant, mais avant que j'aie pu m'étonner ou protester, la porte de l'ascenseur a coulissé et femme et tatouage ont disparu de ma vie.

Je me souviens encore de m'être précipité sur le balcon pour la héler. Hélas de toutes les silhouettes qui défilaient le long du fleuve, aucune n'était la sienne. Elle avait dû sortir par la porte de service, qui donnait sur la rue Pont Saint-Nicolas, ou encore une voiture était venue la rafler sur le trottoir. En tout cas, j'ai attendu pour rien.

Alice Delsambre, mon épouse depuis sept ans, venait de se dissiper comme de la fumée.

AVANT

1.

Alice ne m'avait laissé que peu d'indices et encore moins d'explications. Notre rencontre, onze ans plus tôt, avait été le fruit du hasard et non pas d'une application informatisée de type Meetic ou Tinder, ce qui, même à l'époque, tenait lieu de l'exploit. Une drague à l'ancienne, en quelque sorte.

Nous nous étions simplement assis sur le même banc dans un parc public ; j'étais content, je venais d'être embauché dans un cabinet d'avocats assez renommé. Certes, je servais surtout d'auxiliaire corvéable à mes aînés plus connus, mais j'avais quitté cette position de stagiaire qui m'obligeait à mendier mon loyer – et mes parents ne semblaient pas disposés à maintenir cette assuétude ad vitam aeternam – donc j'estimais que bientôt je pourrais espérer des jours meilleurs. Ma voisine de banc venait d'ouvrir un livre – bon signe – et offrait un délicat profil de camée dans la lumière de cette fin d'été. Nous avions pris langue comme on dit. Au figuré et bientôt au propre. Elle avait une bouche

délicieuse, qui sentait la fraise, une simplicité réconfortante dans l'approche – ni biche effarouchée, ni luronne provocatrice – bref je me pensais en confiance. Une femme sans ombre. Elle traduisait des romans anglais ou espagnols, ayant suivi ce genre de cursus dans une école d'interprétariat. Sa mère venait des Asturies, son père de Liège, ils géraient une petite agence de voyages assez prospère : Travel-Dream. Elle avait une sœur aînée mariée à un gérant de banque falot, un neveu de trois ans, et vivait dans un studio, sur un quai parallèle au mien. Nous nous ressemblions. Même milieu social, même enfance sans histoire. Mes parents, instituteurs à la retraite (j'étais le fruit unique d'un mariage tardif) m'avaient semblé apprécier cette fiancée enjouée et sage, jolie de surcroît. Plus tard, ma mère, comme cela s'avérait inévitable, critiquerait mon choix, plus par routine que par réflexion, mais la profession des parents de ma promise les intéressait. En effet, ils comptaient bien profiter de leurs loisirs pour voyager, et Travel-Dream leur ferait des prix.

Tout avait suivi une trajectoire prévisible. Mariage à la campagne, dans un château de location, avec chapelle fleurie et curé résigné – nous n'étions croyants ni l'un ni l'autre – seulement les lys blancs donnaient mieux sur un autel et sous un crucifix, c'était du moins l'avis de ma femme. Personnellement, je m'en fichais. Ça s'était bien passé. Soleil de juin, familles ravies, verrines, Champagne, copains hilares, et farandoles sous les lampions. Alice rayonnait dans une robe de tulle blanc qui découvrait ses épaules. Une fête

délicieusement désuète, destinée à nous ancrer dans des traditions qui s'étiolaient.

Tout le monde avait convenu que c'était une réussite.

Les premiers temps, nous avons vécu dans mon studio des bords de Meuse. Et puis, quand j'ai timidement commencé à prendre mon envol – des dossiers plus consistants, une participation accrue aux revenus du cabinet – nous avons loué une petite maison, rue de Campine. Ladite rue présentait une pente raide, des pavés bosselés, mais nous jouissions d'un vrai jardin, avec un poirier et même un bout de gazon qui nous donnaient l'illusion d'une nature à notre portée. Les pièces étaient étroites nombreuses, bizarrement empilées les unes au-dessus des autres, il y avait un escalier de bois en colimaçon ; Alice adorait. Moi beaucoup moins, trop peu de fenêtres, j'avais besoin de lumière. Pourtant à la longue, cette pénombre perpétuelle m'avait paru apaisante.

Ma compagne s'était mise à chiner dans les brocantes parce que ce type de vieille maison demandait à être respecté. On n'allait pas y fourrer du design. D'ailleurs, on n'en avait pas les moyens. Je trouvais qu'Alice avait raison et j'aimais l'ambiance chaleureuse et volontairement surannée de notre nid. Je travaillais beaucoup, elle, sporadiquement, au gré des commandes des éditeurs. Nous nous en sortions plutôt bien, néanmoins.

Deux ans ont passé. J'en conserve un souvenir flou mais comme nimbé de lumière. Discussions et fous rires dans la cuisine, apéros pris sur la terrasse, à nous féliciter de la floraison des pivoines et de la fraîcheur du rosé, sieste voluptueuse dans notre chambre, son corps rayé d'or par les lames des persiennes, je l'appelais ma petite abeille…

En septembre, nous avons pris nos premières vacances communes, si on excluait le traditionnel voyage de noces à Venise payé par les parents, car nous avions poussé jusque-là notre bienheureux conformisme.

Deux semaines en Grèce dans un hôtel all-inclusive – de la réserve Travel-Dream évidemment – à écluser des ouzos au bord de la piscine, à faire l'amour sous les pins parasols et à batifoler dans le bleu insolent de la mer Égée. Nous avons réitéré la formule tous les étés car nous nous sentions plus jouisseurs qu'aventuriers, même si parfois les temples bouddhistes succédaient aux colonnes doriques…

Mon crédit prenait de l'importance au cabinet, maintenant que le vieux maître Grangier se retirait en douceur et en majesté pour laisser la place à ses deux associés, dont j'étais. Je m'entendais bien avec mon collègue, Mathias Defourny. Il était mon aîné de deux ans, homosexuel pacsé avec un agent immobilier blond qui avait été champion provincial junior de tennis. Mathias était intelligent, d'une drôlerie incisive, et ses goûts le portaient vers des dossiers d'affaires, tandis que je me dépatouillais avec les divorces. Nous formions une bonne équipe. Je suis sûr qu'il me trouvait

plan-plan, tout comme je le trouvais snob, sans que cela ne gêne en rien notre amitié. Seule ombre au tableau, Alice et lui ne s'entendaient guère. Une hostilité impondérable et inexplicable planait entre eux, mais ni l'un ni l'autre n'aurait pu l'expliquer, si tant est que je l'eusse exigé, ce que je me gardais bien de faire. Cela tenait à des moues hostiles de la part d'Alice quand par hasard j'invitais mon associé à boire un verre à la maison, à certaines remarques ironiques de la part de Mathias sur les goûts d'Alice en matière de déco ou de lecture. Ils se considéraient de loin, avec des haussements de sourcils significatifs ou des silences un peu pesants qui m'obligeaient à mouliner la conversation laborieusement quand notre trio se rencontrait fortuitement. On évitait pourtant toutes les discussions qui fâchent : les sujets politiques, les jugements personnels ou les ragots sur les rares amis communs. Autant avouer qu'on n'avait rien à se dire.

Alice s'est avérée être une compagne charmante. D'humeur égale, son sourire lent à éclore, qui persistait longtemps, entre deux fossettes, comme si elle poursuivait une pensée constamment agréable ou malicieuse, me semblait irrésistible. Tout comme sa manière de tordre ses cheveux bruns en un éclair pour les piquer d'un peigne d'écaille et former ainsi un chignon parfait. Elle goûtait peu aux plaisirs de la table ce qui m'ennuyait, moi qui étais gourmand, mais c'était un péché véniel. Elle picorait au restaurant, ratait toutes ses sauces, ce qui lui permettait d'afficher une sveltesse. Mon épouse était un lévrier. Pas un labrador.

Et puis un jour elle m'a dit, en levant sur moi son regard clair, avec un air intense et sérieux que je lui voyais rarement : « Si j'arrêtais de prendre la pilule, Alex ? »

Je ne sais pas pourquoi, ma première pensée a été pour les attentats de Charlie-Hebdo, qui venaient d'avoir lieu, et qui plongeaient notre monde jusque-là ordonné, du moins en apparence, et nos rives mosanes, dans un chaos imprévisible. Faire naître un enfant sous cette ombre ?

J'ai dû sortir des mots confus comme « menaces » ou « incertitude ». Alice, contrairement à ses habitudes, s'est emportée très fort, tout de suite. Le sang a afflué à son cou, sa voix est montée en flèche.

« Ah non ! Tu ne vas pas me sortir ces lieux communs d'égoïste ou de feignant ! Me parler de terrorisme, de misère dans le monde, de réchauffement climatique, tout ça parce que tu as peur qu'un môme te réveille la nuit ! »

Alice, bien sûr, n'était pas dupe de mes réticences. Je ne me sentais pas encore la fibre paternelle. J'aimais notre vie libre et sans entraves. Mais les récents événements m'avaient réellement déstabilisé. Sans pour autant éviter de me servir d'alibi peu glorieux. J'ai levé la main en signe de reddition. Les fossettes d'Alice ont refleuri d'un coup.

— Merci mon amour ! Je sens qu'on va l'adorer ce petit !

— Ou cette petite !

— Ou ce trans !

On a ri tous les deux de notre mauvaise plaisanterie. On se retrouvait.

2.

Au début, rien n'a changé. Après le travail, je la retrouvais. Je venais la rejoindre dans le petit bureau où elle fignolait une traduction, rivée à son écran ; je contemplais en silence et avec convoitise sa longue nuque souple, si blanche sous le chignon, et puis je n'y tenais plus, je posais un baiser sur la peau tiède, elle sursautait, ployait le cou, riait, et cela finissait au lit.

C'était en principe bon pour la germination, ces étreintes impromptues et fougueuses. D'autant plus qu'on remettait ça volontiers au cœur de la nuit ou le matin très tôt, ce qui m'occasionnait parfois de légers retards au cabinet. Mathias qui travaillait dans le bureau adjacent me hélait : « panne d'oreiller encore ? Alice a raté ta tartine de Nutella ? Elle en est capable ! » Allusion moqueuse aux piètres talents de cuisinière de ma femme, dont je lui avais déjà parlé un soir d'abandon. On riait mais très vite, les téléphones s'emballaient, les emails pleuvaient, et on se replongeait dans nos dossiers.

Alice attendait chaque fin de mois avec une excitation que je finissais par partager. C'est encore trop tôt, se

consolait-elle, revenant de la salle de bains, « ça » prend rarement du premier coup, tu sais… J'en convenais volontiers, je n'étais pas pressé, même si mes réticences du début avaient été balayées par l'enthousiasme d'Alice.

Au bout de six mois, ma compagne devint nerveuse. Elle n'était toujours pas enceinte, ce n'était pourtant pas faute d'essayer. À mon tour, je la rassurais en utilisant des arguments semblables : « ça » n'était pas automatique, on avait le temps, six mois, ce n'était rien, on n'était pas des lapins, etc.

Alice souriait, c'est vrai, elle s'impatientait bêtement, mais sa sœur attendait le deuxième, fruit d'une planification au cordeau : ce serait un petit Bélier, signe volontaire et positif, et puis le printemps s'annonçait clément pour le lâcher de poussettes. Bref, Raquel cochait toutes les cases et je soupçonnais Alice de l'envier un peu. Maria, la mère, en rajoutait une couche en émaillant toutes les conversations familiales d'un : « Et toi, pequeña, tu t'y mets quand ? » … Je sentais bien que notre crédit « Travel-Dream » allait s'épuiser. Si même allongés sur une plage de rêve, avec mojito compris, on n'était pas capables de procréer, où allait le monde ?

Quand tombèrent les premiers flocons, je compris qu'Alice angoissait. Une fois de plus, je la vis attraper dans l'armoire de la salle de bains une boîte de tampons avec une mine dépitée.

— Raté encore. Tu ne veux pas qu'on consulte ?

— Alice, ça ne fait qu'un an ! On est jeunes ! Il n'y a pas le feu !

— D'accord. On attend encore. Je te fais confiance.

Clairement, la balle était dans mon camp ce qui me vexa un peu. Au moins j'avais obtenu un sursis avant la branlette en éprouvette et autres réjouissances réservées aux angoissés de la procréation.

Désormais, Alice me faisait l'amour d'une manière un peu fiévreuse, me sollicitant à des moments inattendus ou inopportuns (j'avais un dossier à boucler pour le lendemain et comptais sur une soirée studieuse ; je surveillais la cuisson d'un rôti…). Elle avait une manière de se coller à moi sans équivoque en balançant des hanches, de m'offrir ses petits seins libres sous le pull, de me noyer dans ses cheveux subitement dénoués, fleuve obscur et odorant, qui m'obligeait à lui rendre hommage sur le champ. Je la suspectais de surveiller ses périodes d'ovulation à la minute près.

En vain encore cette année-là.

Alice déprimait. Je redoutais certaine date du mois où je la voyais passer de l'exaltation anxieuse à l'apathie maussade. Pourtant grâce à sa non-gestation nous avons pu fêter au Champagne et sans aucune restriction alcoolique la création du nouveau cabinet Defourny-Vander qui succédait à Grangier, retiré des affaires et décidé à mener une retraite dorée dans une bastide du midi de la France. On n'avait pas

mal investi – avec l'accord d'Alice je m'étais lancé dans des prêts que j'espérais vite amortis – donc je travaillais beaucoup. Je misais à fond sur la mésentente des couples, mon fonds de commerce, en espérant pour le mien un sort plus miséricordieux. Je voyais bien s'amonceler des nuages noirs au-dessus de notre nid, comme une sorte d'avis de tempête différé, alors je renouvelais d'ardeur. Á mon tour de solliciter Alice entre deux ordonnances, d'étreindre son corps svelte, d'éprouver de toutes mes fibres le soyeux de sa peau, de l'épuiser de ma ferveur érotique. Cet enfant, nous le voulions tous les deux. Il devenait notre Graal, après lui je pourrais retourner à mes classeurs l'esprit tranquille, Alice s'apaiserait comme le vent, elle deviendrait nourricière et lactescente, elle aurait un petit humain à apprivoiser, consoler, nourrir, adorer, c'était sa vocation – j'avais eu le tort de l'ignorer, elle se révélait plus mère qu'amante, un tour de passe-passe assez banal, je n'avais rien contre, si ça pouvait lui rendre ses fossettes…

Et puis il y eut Le jour !

C'était un matin d'avril. Notre haie de noisetiers bourgeonnait à peine. Le forsythia de la terrasse éclatait en pétales jaunes. Pourtant, je me souviens, une sorte d'averse de neige fondue s'était mise à cingler les fenêtres me forçant à rebrousser chemin au seuil de la maison pour récupérer un parapluie de réserve qui traînait toujours dans le cache-pot en cuivre de l'entrée. J'avais regardé avec irritation la flaque de pluie que le vent venait de chasser sur le carrelage. Et puis Alice avait surgi du fond du couloir, ouvrant la porte à la volée, son peignoir de soie bleue ouvert sur ses seins et son ventre

nus. Elle tenait quelque chose à la main. Son visage était bouleversé, mais je ne le distinguais pas bien dans la pénombre. Alors je m'étais approché, le parapluie dressé comme un gourdin, dans une attitude assez ridicule de protection ou de menace. Les yeux d'Alice brillaient de larmes.

« Alice, ma chérie, que se passe-t-il ? »

Pour toute réponse, elle avait brandi l'objet. Une sorte de bâtonnet blanc que j'identifiais immédiatement car elle en avait une réserve secrète dans l'armoire à pharmacie, dissimulée sous du coton hydrophile.

« Regarde, Alex, regarde ! »

Effectivement, une ligne bleue, assez marquée… C'était la première fois. Et je savais que cela signifiait la fin de nos efforts. Alice était enceinte.

Elle s'est jetée dans mes bras. J'étais aussi ému qu'elle. Et soulagé je l'avoue. Cette course absurde au bébé allait prendre fin. Alice maintenant pourrait passer aux choses sérieuses : achat de couffin, de gigoteuses, aménagement de la petite chambre du fond que nous n'osions pas repeindre, par superstition. Je caressais son ventre plat où venait de germer une sacrée promesse. C'était au final une très bonne nouvelle. On se prolongeait enfin elle et moi. Un petit Vander, mâle ou femelle, qui viendrait égayer notre maison de poupée… Une vie à faire éclore, à protéger, à guider avec bienveillance…

Il y aurait des fous-rires devant les mimiques enfantines, des attendrissements devant des fossettes – les tiennes, Alice ! – et aussi des nuits blanches, des colères, des accès de fièvre ou de rage… Je m'étais préparé à tout ça. On en avait tellement parlé déjà.

Alice, la première, s'est libérée de notre étreinte. J'avais encore sur les lèvres le goût sucré de ses cheveux qu'elle frictionnait régulièrement à l'huile de coco.

« Allez, pars maintenant ! Tu risques de te mettre en retard, Mathias va encore chouiner ! »

J'aurais voulu protester mais j'ai perçu sa volonté secrète d'être seule, de savourer en silence et en exclusivité son bonheur neuf.

Je suis parti sous la pluie, sans courir, serrant dans une main mon parapluie replié et dans l'autre mes clés de voiture. Les pavés du trottoir en pente glissaient et j'ai failli tomber. Je me suis rattrapé de justesse en riant. Je devais avoir l'air d'un imbécile heureux.

Ce que j'étais.

3.

Vous avez apprécié le début de « Voie(s) de traverse », alors il est temps de l'acheter ! Rendez-vous sur une des nombreuses librairies numériques pour commander l'ebook que vous recevrez instantanément ou sur Amazon pour la version imprimée. N'oubliez pas de laisser votre commentaire.

Frédérique Vervoort vous remercie de votre intérêt et vous souhaite une bonne lecture !

Table des matières

Prologue 4
AVANT 6
1. 6
2. 13
3. 19

N° ISBN: 978-2-7599-0306-1

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Vasca - UPblisher.com
11 bis, rue de Moscou
75008 Paris
E-mail : contact@upblisher.com
Site : www.upblisher.com